



«IN MY HOUSE», PAR DIDIER LESTRADE

RESSORTEZ VOS TEE-SHIRTS SMILEY, VOS SIFFLETS FLUO ET LEVEZ LES BRAS EN L'AIR. CE MOIS-CI, NOTRE CHRONIQUEUR VOUS TÉLÉPORTE EN 1988, EN PLEINE EXPLOSION ACID HOUSE, QUAND «THE GARDEN OF EDEN» FIGURAIT EN BONNE PLACE DANS LA BANDE-SON DES RAVES.

«*Ecstasy is you and me!*» C'est avec ces mots que débutait un des morceaux acides les plus délicieux de 1988 : *The Garden of Eden* par, well, The Garden of Eden (Pepper Records). Deux ans avant la fin des années 80, la vague acide déferlait sur l'Angleterre avec la multiplication des raves. Le top 40 britannique reflétait ce son qui était né à l'autre bout du globe, dans les clubs sombres de Chicago. De miniphénomène musical, le son brutal des TB 303 – la machine japonaise Roland qui permettait de distordre les basses – était en train de devenir le symbole d'une nouvelle génération et d'une nouvelle drogue. 1988 est l'année charnière dans l'émergence de ce son qui déchaîne l'intérêt des médias : est-ce une résurgence de l'esprit hippie des années 60 ? Le smiley est-il un logo qui permet de reconnaître les adeptes de l'ecsta ? Est-ce que les Anglais sont, encore une fois, en train de récupérer un courant musical inventé par les Noirs américains ? Toutes ces questions désuètes sont depuis oubliées et le revival acide qui a lieu aujourd'hui à travers l'Europe techno met surtout l'accent sur la fascination puissante qu'exerce le son acide sur tout clubbeur. Il est toujours de bon ton de parler des vrais disques acides des années 80 comme *Acid Tracks* de Phuture ou *Acid Thunder* de Fast Eddie. Mais la copie nous parle souvent davantage que l'original, comme c'est le cas chez les Allemands de Hardfloor et plus particulièrement dans les remix du *Yeke Yeke* de Mory Kanté (Barclay). Autant Hardfloor est violent, autant *The Garden of Eden* est doux. On est en 1988, une bande de clubbeurs de la première génération se rassemble et forme *The Garden of Eden*. Il y a Pam Hogg, une styliste, Mark Tingley, le frère d'Adamski, et deux ou trois autres illuminés qui passent leur vie à Shoom ou à Troll, les clubs acides de Londres. Autour d'eux, Mark Moore et Tim Simenon qui projettent la vidéo du disque lors de l'ouverture d'un club japonais. Le but n'est pas d'ob-

tenir un hit, d'ailleurs *The Garden of Eden* ne fait pas partie des disques que l'on a à l'esprit quand on évoque cette époque. L'idée est de faire un disque entre amis parce que l'électronique permet de produire vite et de danser sur quelque chose que l'on a soi-même conçu. *The Garden of Eden* est unique parce qu'il s'agit du disque acide le plus gentil de son époque. À sa sortie, je l'ai tellement adoré que j'ai acheté les quatre versions (maxis et CD), au cas où une catastrophe naturelle aurait mis en péril ce testament de douceur dans ma collection. Sur la meilleure version, «*the jazz mix*», le morceau débute par une sorte de requiem grégorien et s'assoit directement sur un matelas de nappes de moogs qui le cale dans un mode vraiment love. Sur 6 min 45 s, avec des voix étouffées qui crient de temps en temps «*Acid!*», la basse ne vous lâche pas un seul moment. Cloches tubulaires, sitar indienne, piano caressant, voix en écho («*That was nice, that one!*» sur le «*all girl mix*»), sample de Todd Terry (*Check this out!*), ce disque est le petit tourbillon qui accompagne la feuille de platane qui tourne sur elle-même dans la cour de votre immeuble. Ma grande surprise a été de découvrir, il y a cinq ans, qu'il y a de jeunes gays qui sont obsédés par ce son acide qui n'est pas de leur génération, comme A Jackin' Freak, un DJ de Lyon. Et je n'arrête pas de me poser des questions sur ce que ça veut dire. Quand apparaît un son aussi facilement identifiable que celui de la basse acide, il est si puissant qu'il affecte vraiment votre vie et la musique qui l'entoure. Dans un article du 18 novembre 1988, le magazine américain *Variety* notait que les médias et la police s'opposaient à la vague acide avec la même force subie par les hippies vingt ans plus tôt. L'émission «*Top of the Pops*» en vint même à bannir tout groupe qui mettait le mot «*acid*» dans ses morceaux. C'est peut-être cette réaction du pouvoir qui nous a rapprochés d'une musique qui n'avait rien de gay, en soi. Cela ressemblait trop à Stonewall.

CE DISQUE EST
LE PETIT TOURBILLON QUI
ACCOMPAGNE LA FEUILLE
DE PLATANE QUI TOURNE
SUR ELLE-MÊME DANS LA
COUR DE VOTRE IMMEUBLE.